BERG : Peter Mattei chante WOZZECK au MET

FRANCE MUSIQUE : sam 11 jan 2020, 20h. BERG : WOZZECK. En léger différé du Metropolitan Opera de New York. **Yannick Nézet-Séguin** dirige une nouvelle production du chef d'oeuvre du compositeur autrichien Alban Berg. Prise de rôle attendue par le baryton suédois Peter Mattei dans le rôle-titre. A ses côtés, Elza van den Heever chante Marie et le ténor Christopher Ventris interprète le Tambour-Major.

WOZZECK d'après Büchner
Tragédie d'un homme dépossédé

_____

Pendant que Busoni s'interroge sur le sens de la vie, prêtant la forme de son interrogation métaphysique à un philosophe dégoûté, en quête de lui-même, tout en traitant à sa façon le mythe de Faust (Faust, 1925, ouvrage achevé par son élève Jarnach), Alban Berg "réouvre" à sa façon la scène théâtrale en sombrant dans l'expressionnisme le plus désespéré mais dans un langage d'un nouveau classicisme. D'après Woyzeck de Büchner, Wozzeck de Berg est créé à Berlin, au Staatsoper unter der linden, le 14 décembre 1925.



CRIME PASSIONNEL… L'opéra de Berg, la pièce de Büchner. Wozzeck de Berg s'inspire d'un drame véridique survenu en 1821 à Leipzig : à l'origine le soldat Woyzeck est décapité pour avoir poignardé sa maîtresse, en août 1824. Avant de mourir en 1837, Georges Büchner rédige sa pièce que Berg découvre en mai 1914 à Vienne. Après trois années de travail, le compositeur parachève son oeuvre, de 1917 à 1922. Grand sensuel, grand pudique, Alban Berg excelle en raffinement et en trouble ambivalent pour exprimer ici le désir d'un homme incompris. L'opéra serait-il pour partie autobiographique ? Car on sait que Berg jeune homme, ayant eu relation avec la bonne de la maison familiale, étant prêt à reconnaître l'enfant et assumer sa paternité, en fut « dépossédé » par le clan paternel. Traumatisme d'un jeune amoureux écarté, démuni.
En 1924, Hermann Scherchen dirige trois fragments de Wozzeck à Francfort. L'opéra intégral sera finalement créé à Berlin, l'année suivante, au Staatsoper sous la baguette d'**Erich Kleiber** (le père génial de Carlos).

Comme le fera Chostakovitch de sa Lady Macbeth de Mzensk, Katerina, **Berg voit dans le meurtrier Wozzeck, d'abord une victime**, pour lequel le crime, comme acte dérisoire, tente d'interrompre les souffrances d'une vie misérable. L'homme supporte difficilement la légèreté de Marie avec laquelle il a eu un enfant. Mais le soldat est aussi l'objet de sarcasmes de la part de son capitaine, du docteur qui l'utilise comme un cobaye, du tambour-major qui se targue d'être le nouvel amant de Marie.
Menaces, disputes : Marie préfère recevoir une lame dans le corps plutôt que de sentir la main de Wozzeck sur elle : dès lors, l'idée du crime hante l'esprit du héros. Finalement, le soldat humilié égorge la femme qu'il aime et qu'il déteste, puis se noie dans un lac. La dernière scène met en scène le fils de Marie et de Wozzeck, jouant sur un cheval de bois. L'innocence insensible au tragique de la vie, comme ultime

virgule d’espoir.



STRUCTURE FORMELLE COHÉRENTE… L’opéra subjugue par une construction très élaborée comme par exemple, le choix de formes classiques (passacaille, sonate, …) utilisées aux moments clé de l’action et en fonction de leur connotation historique. Ainsi lorsque le Capitaine reproche à Wozzeck sa vie familiale amorale, -il est père sans être marié-, Berg utilise prélude, gigue, pavane afin d’évoquer le discours moralisateur du supérieur militaire. De même lorsque paraît l’enfant de Marie et Wozzeck, Berg imagine un mouvement perpétuel qui indique que tout peut renaître ainsi… De même dans un cadre atonal, Berg a recours à la tonalité selon le sens des épisodes et leur importance dans le déroulement de la dramaturgie.
La cohérence de sa conception, l’efficacité fulgurante de son propos, son esthétisme expressionniste, sans fioritures ni complaisance d’aucune sorte accréditent aujourd’hui la place de Wozzeck dans l’histoire de l’opéra moderne. Celle d’un chef d’œuvre qui fixe désormais la puissance d’un nouveau langage.
Illustration: Max Beckmann, Homme tombant (1950, Washington, National Gallery)

France Musique. Sam 11 janv 2020.
20h – 23h. Samedi à l'opéra. BERG : WOZZECK. Concert donné en direct du Metropolitan Opera de New York.
Alban Berg : Wozzeck
Opéra en trois actes créé le 14 décembre 1925 au Staatsoper de Berlin.

Elza van den Heever, soprano, Marie
Tamara Mumford, mezzo-soprano, Margret
Christopher Ventris, ténor, Le tambour-major
Gerhard Siegel, ténor, Le capitaine
Andrew Staples, ténor, Andres
Peter Mattei, baryton, Wozzeck
Christian Van Horn, basse, Le docteur
Richard Bernstein, basse, Premier apprenti
Miles Mykkanen, baryton, Second apprenti
Brenton Ryan, ténor, Le fou
Daniel Clark Smith, ténor, Un soldat
Gregory Warren, ténor, Un citadin
Metropolitan Opera Chorus dirigé par Donald Palumbo
Metropolitan Opera Orchestra
Yannick Nézet-Séguin, direction



CD. Coffret DECCA Sound – les années mono : 1944 – 1956 (53 cd Decca)

CD. Coffret DECCA Sound – les années mono : 1944 – 1956 (53 cd Decca). Une règle en or pour tout bon amateur : quand les majors éditent un coffret de forme carrée, dîtes vous bien que parmi les titres archives ainsi réédités (et souvent remastérisés), se cachent plusieurs perles qui méritent évidemment l'achat. Le reste, même dans des interprétations moins immédiatement incontournables relève de la découverte et

souvent à ce prix, l'offre est très économiquement compétitive au regard du nombre de cd contenus. Les années mono de Decca (1944-1956) se révèlent historiques et précieuses : chacun y glanera sa perle parlant à son cœur de mélomane : mais soyez certains du résultat final, au bout du chemin, vous attend l'interprétation de vos rêves. Ce que la technique encore vacillante tend à atteindre, la sensibilité contagieuse des chefs réunis ici, entre autres : Ansermet, Martinon, Kleiber père, Boult en diffuse déjà des parcelles miraculeuses…

1944 – 1956 : le mono Decca, de luxe !

Le son « ffrr » de Decca : une prise mono optimisée, avant la stéréo…

Ce coffret DECCA ne déroge pas à la règle ; il s'inscrit dans les précédentes rééditions particulièrement généreuses, véritables boîtes à merveilles où l'amateur ou le connaisseur détecte des perles inespérées signées par de grands chefs, d'autant mieux convaincants qu'ils défendent des œuvres parfois peu connues voire inédites et ici enregistrées pour la première fois.

Decca rééditent ainsi ses archives mono (1944 – 1956), dans son fameux son originel : » ffrr » (» full frequency range recording » : enregistrement de la bande de fréquences dans son intégralité). C'est un cycle de documents historiques qui

renseignent sur les débuts de l'ingénierie de l'enregistrement : les techniques de guerre étant transférées dans les studios de la firme britannique (West Hampstead à Londres). Avec la fin de la seconde guerre, un monde nouveau s'invente, avec lui le rapport aux œuvres du répertoire, dans des dispositifs techniques certes encore perfectibles mais déjà très correctement audibles (voyer le son 1948 de la Pastorale, détaillée, oxygénée de Erich Kleiber, lire ci après), en somme il s'agit d'une histoire de l'interprétation sur près de 12 ans, doublée d'une histoire des procédés d'enregistrement. C'est la mémoire de la firme anglaise qui se dévoile ici, à l'origine de son fabuleux catalogue.
Universal music nous régale depuis plusieurs mois car avant ce coffret Decca sound, il y a eu, plusieurs précédents boîtes de rééditions (si l'on inclut aussi les compilations du groupe Universal music, Deuttsche Grammophon ou la collection Westminster legacy….), toutes aussi prometteuses dont la « Phase 4 stereo », particulièrement riche en révélation dans un son encore amélioré, plus spatialisé et même scénographié grâce au procédé multipiste propre ici aux années 1964 – 1977 (coffret Phase 4 stereo, réédition Decca de novembre 2014).



Dans le cas du coffret DECCA SOUND, les amateurs symphonistes pourront se délecter tout comme les amoureux du chambrisme concertant. C'est d'ailleurs l'un des plus anciens témoignages daté de 1944 qui fait reculer le temps, ressuscitant la tension palpitante des quatre instrumentistes du Quartetto Italiano dans Boccherini et Haydn (élégant et facétieux Hob.III 64), couplé avec Schumann et Verdi en 1950). Certes emblématique de la période couverte, celle des 33 tours, le son manque de profondeur, de spatialité, parfois trop sec, et droit, mais la justesse des intentions, la finesse de l'approche poétique

impose une vision indiscutable (Quatuor de Verdi, à la fois souple, incandescent, intime). Ce seul cd (28) donne le ton… une boîte de pépites musicale dont la maturité et l'engagement des interprètes convainquent sans relâche.

Côté chefs légendaires, et relevant de la même décennie, ici en 1948 : vous écouterez **Kleiber père (Erich, le créateur de Wozzeck et le défenseur d'un humanisme éclairé contre le nazisme…)**. La figure du père, écrasante / stimulante pour Carlos aborde la Pastorale de Beethoven au studio Kingsway Hall de Londres, les 24 et 25 février 1948 : la précision qui respire, l'ivresse printanière de la direction, et l'enregistrement idéalement réverbéré, avec une profondeur et une maîtrise des nuances qui montre au lendemain de la guerre, l'excellence et l'éloquence des instrumentistes du London Philharmonic Orchestra. Voilà qui égale voire surclasse (malgré le grésillement du microsillon) l'approche d'un Karajan, presque trop rutilant et artificiel, – trop calculé en esthète hyperexigeant…, à l'inverse Kleiber père retrouve une insouciance des origines qui charme et berce (écouter comment le hautbois est détaché : touche d'un pastoralisme raffiné élégantissime). Rondeur, caractère, passion : que demander de plus. Erich s'impose encore avec une 9è du même Beethoven (juin 1952 à Vienne, avec les Wiener Philharmoniker et les solistes : Hilde Guden, Anton Dermota, Ludwig Weber : une référence absolue par son raffinement tellurique, sa fièvre de grande classe et touojurs cette sensibilité à hauteur d'homme qui détaille les timbres assemblés, concertants…, cd 30).
Autre gravure toute aussi ancienne : celle d'**Eduard Van Beinum** de septembre 1948 à Amsterdam, donc avec le Concergebouw dans Concerto pour orchestre de Bartok : le mystère véhicule de la tension accrédite cette bande captivante.

Les perles symphoniques du Catalogue Decca

Autour de 1950 : le temps de Erich Kleiber, Knappertsbusch, Boult, Beinum, Ansermet et déjà le jeune et fringuant Solti…

Un an plus tard (après le beethovénien Kleiber père), en mai 1953, **le grand Hans (Knappertsbusch** enregistre dans la même Grosser Musikvereinsaal de Vienne, Wagner (ouverture de Tannhaüser et Venusberg : la respiration, le souffle, la grandeur qui palpite et sait respirer saisissent : quel chef lui aussi (et quels instrumentistes ! Quel dommage que la prise sature au niveau des tutti avec cuivres).

Propre aux début des années 1950, s'impose un futur champion toute catégorie de l'écurie Decca, **Georg Solti** (qui signera ensuite des intégrales Mahler, Bartok, Verdi, Wagner, mémorables pour le label, au cours des décennies 1970, 1980, 1990…) : un pilier du catalogue se dévoile ici : cd 46 (2 symphonies mozartiennes K183, K504 « Prague », surrout cycle de facéties élégantes et expressives : ouvertures de Rossini, studio de Kingsway Hall, avril 1954 et septembre 1955), cd 47 : musique pour cordes, percussion et célesta de Bartok, la Suite Hary Janos opus 35a de Kodaly en février 1955 : le mordant trépidant et la fièvre rythmique d'une précision chirurgicale portent déjà la marque de l'immense Solti. Un orfèvre horloger… doué d'un dramatisme intense et très efficace.



C’est le temps aussi du chef **Ernest Ansermet** dont le geste à la tête de l’Orchestre de la Suisse Romande et du Conservatoire de Paris s’impose évidemment de 1949 à 1954 : autre pépite étincelante de surcroît dans plusieurs pièces marquantes : Petrouchka de 1949, Le Sacre du printemps de 1950 ; Les biches de 1952 ; Le tombeau de Couperin, valses nobles et sentimentales de 1953 ; six épigraphes antiques de 1953 aussi ; Le festin de l’Araignée, suite complète de 1954… C’est un bain de symphonisme étincelant, précis, lui aussi intime, palpitant et ivre de couleurs intérieures qui transfigurent ici, Stravinsky, Poulenc, Ravel, Debussy et le plus récent (et vertigineux) Roussel (enregistré au Victoria Hall de Genève, en octobre et novembre 1954) : une fièvre précise, d’une rythmique féline, d’une secrète sensualité. Ansermet est un sensuel mesuré, faussement comprimé : l’équilibre qu’il distille dans chaque partition se déroule au service de la clarté et de la transparence.

Ces années 1950, et les 5 premières années de la décade (1950-1955) démontre de la part des ingénieurs de la firme Decca, une frénésie d’enregistrement totalement ahurissante voire vertigineuse. L’oratorio symphonique Job de Vaughan Williams (par **Adrian Boult**, et le LPO London Philharmonic orchestra, janvier 1954, cd 10, dont la baguette exprime un dramatisme arachnéen) ; la 3ème de Tchaikovski, et les Suites L’amour des 3 oranges et Lieutenant Kijé de Prokofiev (avec le même Boult en juin 1955 et l’Orchestre du Conservatoire de Paris, cd 9 : leçon de finesse et de couleurs), s’imposent tout autant.

Au chapitre français, vous vous délecterez bien aussi des Lalo

et Bizet présents : ainsi le legs aujourd'hui réestimé de **Jean Martinon** (récent coffret Sony classical), ici interprète de Edouard Lalo : Suites 1 et 2 de l'extraordinaire Namouna (cd38), musique de ballet d'un fini élégantissime, au wagnérisme diapré d'un raffinement ambitieux avec le London Symphony Orchestra, mai 1955. La prise de son dévoile les progrès accomplis par les ingénieurs Decca dans la grande forme : Lalo aurait-il voulu égaler l'orchestre de La Walkyrie dans l'ouverture (il est vrai dans le mythique et ample Kingsway Hall). Même enthousiasme pour le Bizaet(Petite Suite d'orchestre opus 22, et Suite de la Jolie fille de Perth) et le Chabrier (Suite pastorale, Ode à la musique, extrait du Roi malgré lui…) de Jean Fournet et son équipe française réunie en 1953 et 1954 à La Mutualité de Paris (lesquels jouent aussi La demoiselle élue de Debussy, à l'intimisme davantage symboliste qu'impressionniste (cd34).

Là n'est pas une nomenclature complète et exhaustive de la boîte miraculeuse ; bien des surprises vous attendent : dont le cd 49, anniversaire oblige en 2015, Sibelius n°5 par Erik Tuxen et l'orchestre de la radio danoise, entre autres… Coffret événement de mars 2015 : naturellement élu CLIC de classiquenews.

CD. Coffret DECCA SOUND, 53 cd. Les années mono : 1944 – 1956. CLIC de classiquenews mars 2015. Référence Decca 478 7946